

L'écriture dans la pratique

« C'est écrit » désigne communément le destin, cela qui quelque part aurait fixé le sens de la vie. Une cure analytique agite la question du destin. Cependant, elle ne cherche pas un écrit, mais est au service de l'écriture.

Dans la pièce intitulée *Camille*¹, lors d'une conversation entre Paul CLAUDEL et sa sœur, François OST fait intervenir l'opposition entre écrit et écriture en référence au destin. Paul CLAUDEL raconte l'aventure amoureuse qu'il a eue sur le bateau l'amenant en Chine afin d'y prendre son poste de diplomate. Puis, un jour la femme aimée disparaît, sans avertissement. Paul CLAUDEL écrit cette histoire dans la pièce intitulée *Le partage de midi*.

Camille : *Le partage de midi* ?

Paul : Oui, cette heure brûlante au milieu d'une vie. Le moment où le destin bascule, la ligne de crête qui sépare inexorablement l'avant de l'après. Cette heure suspendue où Dieu pose à chaque homme la question qu'il lui destine.

Camille : Et c'était quoi, cette question ?

Paul : Je ne l'ai pas encore découverte, j'écris pour la clarifier. Elle tourne autour de la chair et de l'esprit ; c'est un combat confus entre la Loi et la Grâce, dont mon âme est le siège. Et, dans cette partie, la femme est l'envoyée de la Providence pour me révéler mon nom. *Mon* nom, le nom propre que le Créateur me destine ; le jour où je le connaîtrai, je saurai réellement qui je suis.

Mais on trouve aussi quelques pages plus loin, après avoir annoncé à sa sœur, ébahie, qu'il s'était marié :

Paul : (...) puisque l'on me refuse les ordres et que je ne puis me résoudre à vivre dans le péché, il ne me reste que le mariage. Je me suis résolu à ce sacrifice. A partir d'aujourd'hui, je renonce au bonheur. Il est sans doute écrit que mon salut exige de faire une croix sur la passion...

L'auteur fait osciller Paul entre l'écriture et l'écrit à propos du destin. Mais quand il parle de l'écrit, il dit « sans doute » ; il laisse aussi sa phrase inachevée, en suspension. Est-ce bien écrit ?, semble-t-il se demander. En revanche, quand il parle de son expérience amoureuse, il ne doute pas. L'apparition du nom propre dans cet extrait est aussi remarquable, en ce qu'il est supposé être la traduction de cette expérience même de l'écriture dans le port du nom.

La littérature est une source de transfert. La vie se cherche par l'écriture. C'est une forme de rencontre entre l'écriture et la psychanalyse.

Le destin est une inconnue qui profile un futur. Depuis toujours, l'homme a cherché à lire dans la nature, à y trouver des signes écrits, des signes stables indiquant son destin : dans les constellations, dans les lignes de la main, dans les tripes d'un animal abattu, dans la croyance en un même retour des choses, en un temps cyclique... On est englobé dans une mythologie stellaire qui nous lirait².

1

¹ Editions LANSMAN, 2011, p. 62 et p. 66

2

1

Les augures³ lisaient dans le ciel pour y repérer les présages favorables d'une entreprise. Ils se fondaient sur le vol des oiseaux, sans doute parce que cela rapprochait de la demeure des dieux.

Mais on pourrait y associer aussi les signes « thérapeutiques », telle une liste de « troubles » qui serait à repérer très tôt dans l'enfance, ou une anamnèse de la famille, voire même le fait de poser un diagnostic, de se mettre à entendre avec une oreille très orientée.

De tout temps, la destinée s'imagine écrite, parce qu'on recherche des points de certitude dans des éléments naturels, peut-être parce qu'ils paraissent stables. Si ces croyances sont moins actives de nos jours, elles restent quand même subrepticement présentes, traduisant comme des restes phylogénétiques. Devant de trop grandes difficultés on est poussé à vouloir faire taire le réel en voulant croire que l'on peut l'assigner à un écrit dans la nature, nous détournant de ce que l'on doit au fait de parler, puisque c'est cela qui nous a « dénaturés ». L'écrit a, en puissance, cet effet mortifère de faire taire le réel.

Le mythe d'Œdipe aussi dit, par l'oracle, un destin qui se réalise. Comme quelque destin inévitable, alors qu'il est généralement évité. Mais il est à penser, en ce que son évitement a contraint comme refoulement, dans une « constellation » familiale où un mythe, individuel cette fois, s'est construit. Entre le mythe et la vie, il y a la pensée, singulière par l'écriture à laquelle elle appelle.

Précisément à propos de la famille, Didier de BROUWER écrivait « *Il faut que ce champ de l'Autre reste ouvert* ⁴ ». Y a fait écho pour moi le titre d'un texte de J-P. Lebrun intitulé *Il faut que l'ouvert s'écrive*⁵. « *Ça ne cesse pas de s'écrire* », et (non pas mais) « *ça ne cesse pas de ne pas s'écrire* » sont deux énoncés qui vont ensemble. Si cela ne cesse pas de ne pas s'écrire, cela ne peut en effet pas cesser de s'écrire, même si c'est le symptôme qui tiendrait la plume, telle une aiguille arrêtée sur le disque rayé. Ça ne se boucle pas. Il y a un lien entre eux. Nous restons en dette de quelque chose d'insaisissable et d'innommable.

Il faut que l'ouvert s'écrive est de l'ordre du nécessaire. C'est une question d'éthique, d'où le titre de ce Bulletin freudien, *Une éthique de l'écriture*.

Lierait (relierait) ?

3

L'étymologie en est inattendue.

4

Bulletin freudien n° 58/59, Bruxelles, 2013.

5

Bulletin freudien n° 9.

2

L'écriture se manifeste quand un effet de sens se produit à la chute d'une lettre. Quelque chose s'écrit alors, dans et par la parole. Ce n'était donc pas écrit.

Quand Freud écrit « où cela était, je dois advenir », on pourrait le comprendre comme si quelque chose d'écrit, quelque chose qui serait là en attente, était à réaliser. En différenciant le « moi » et le « je », Lacan donne une « lecture » qui rapporte cet aphorisme freudien au trajet de la pulsion dans son rapport au signifiant. « Je » est représenté par un signifiant pour un autre, et se trouve de ce fait *subjectum*⁶, « jeté sous », disparaissant, alors que le moi est plutôt une permanence de soi dont nous cherchons à nous assurer.

Or la pulsion est constante. Il y a donc bien sûr quelque chose à réaliser, mais c'est de l'ordre de l'invention. C'est en cet endroit que l'usage du mythe d'Œdipe est limité comme référence dans l'histoire de quelqu'un.

Se saisir de sa propre histoire infantile, singulière, se fait dans un acte, dans un actuel, non dans une compréhension ou dans une connaissance de la « constellation » familiale. On pourrait presque dire qu'il faut en tirer des « leçons⁷ ». Un repérage perspicace de sa propre histoire familiale, une mise en situation de sa propre enfance, nécessaire, ne débouche pas ipso facto sur un changement des coordonnées de nos vies actuelles. Le changement appelle un acte. C'est ce qu'il aura d'inédit qui invente.

Dans le Bulletin freudien n° 6, Christiane RABAN-LACOTE s'intéresse aux lettres d'amour. Je vais la citer, sans expliciter tout son texte.

Elle met en lien l'oubli et le refoulement originaire, pour en déduire le travail métaphorique que le transfert permet *sur* la langue.

Le « je t'aime » dit à un analyste, écrit-elle, n'est pas à reprendre « de figure parentale en figure parentale ». On retrouve ici l'idée d'actualisation qui œuvre dans une cure. Il est du même poids, écrit-elle, que le « je t'aime » dit dans une lettre d'amour.

Elle indique donc ce qu'une adresse doit à l'amour, et inversement. L'adresse, c'est avancer la question de la lettre au sens de l'épistole, dit Lacan, au sens de l'envoi postal à un destinataire, donc pas au sens de l'orthographe. L'amour fait écrire, l'amour où résonne l'appel à la vie, l'amour qui fait exister l'autre, où tressaute et rejailit la vie.

« Il s'agit, écrit-elle, de mettre en œuvre la nature de déplacement de l'amour et non de lui donner sens. » Le déplacement est un autre nom du transfert, voyage avec les mots au fil d'un certain amour.

6

Ce qui est placé sous, une hypothèse.

7

En philologie, les leçons sont les diverses lectures d'une graphie.

3

L'écoute des jeux de mots, poursuit-elle, s'appuie bien sûr sur l'orthographe, mais en outre profondément sur ce que fixe, par poésie, la métaphore. Ce n'est pas goûter au joli, mais « *le poids d'une certaine disparité temporelle entre l'être et l'avoir* ». Ceci n'est pas évident à saisir. J'entends une division qui s'éprouve de n'être pas ce que l'on a ni d'avoir ce que l'on est. Quel lieu cela postule-t-il alors où le sujet pourrait se reconnaître ? Qu'est-ce que cela pousse le sujet à reconnaître ? Elle écrit :

« *Nous pensons à cette nécessité sans fond par quoi une suite de mots arrive « depuis l'oubli » (Rilke). Une certaine dimension d'ek-sistence, liée au temps, est fixée là, établissant une problématique de proximité et d'éloignement. Ceci concerne (...) de la sublimation (...) son point inchoatif.* »

Le verbe oublier vient du verbe latin obliviscare, de forme à la fois inchoative et passive, c'est à dire désignant « ce qui est commencé sur ou devant le trait dans la cire », d'où la signification primitive de rature, d'effacement⁸, et à partir de là le sens d'oublier comme on dirait laisser en chemin. On pourrait penser au wunderblock de Freud, mais pour Lacan l'écriture n'est pas l'impression⁹, puisqu'elle se trouve tout aussi bien dans la chute d'une lettre.

Comment l'écoute d'une certaine « dérive¹⁰ » des jeux de mots donne « *des possibilités de courbures où se font des trous dans et à partir des mots* » ? La métaphore, dont elle usera plutôt au pluriel, est « *ce qui courbe l'éclatement des mots en signifiants.* »

Elle se réfère alors au texte de Freud sur la pulsion où il écrit, en parlant du refoulement originaire, qu'on « *prendra tout autant en considération l'attraction que le refoulé originaire¹¹ exerce sur tout ce avec quoi il peut établir des relations.* »

J'ai fait ce détour en me demandant en quoi l'écriture retourne vers un point insituable. Ce point est aussi celui où se fonde l'existence de l'inconscient.

8

Lacan parle de la rature dans LITURATERRE, et des effaçons dans le séminaire fait sur *L'identification*.

9

P. 119 D'un discours qui ne...

10

Signifiant dont Lacan préfère désigner la pulsion, car il rappelle le mot allemand trieb.

11

Soit le refoulement par lequel le sujet dit oui à son inscription dans le langage, source des refoulements secondaires qui viennent ensuite.

4

Les premiers ouvrages de FREUD, les premiers de la psychanalyse, qui ouvrent grande la porte sur l'inconscient, sont pétris de réflexion sur le travail d'écriture qui est à la base de chaque formation de l'inconscient.

Qui écrit ? Le sujet de l'inconscient ? Est-ce le résultat d'une tension, ou d'une ad-tension entre le vouloir et le non vouloir ?

FREUD pense du rêve qu'il est « *plus juste de (le) comparer à un système d'écriture qu'à une langue* ». Les hiéroglyphes. Charles JULIET en donne un joli exemple dans son dernier Journal¹² :

« ML a parfois de fulgurantes intuitions. Il lui arrive aussi de percevoir ce que je pense sans que rien ne lui ait permis d'en avoir connaissance.

Ce matin, elle m'a raconté son rêve de la nuit. Christine – elle et son mari Jean-Paul occupent l'appartement situé au-dessous du nôtre et ce sont des amis -, Christine pleurait à gros sanglots. L'araignée qu'elle aimait était morte. Christine est devenue un bébé. ML l'a pris dans ses bras et l'a bercé pour qu'il ne pleure plus.

Dans le courant de la journée, ML rencontre Christine et Jean-Paul. En plaisantant, elle leur raconte son rêve, étonnée d'avoir rêvé de Christine, étonnée par le contenu bizarre de ce rêve, et ils restent silencieux, manifestement troublés. Ils lui indiquent que Christine avait une amie chère, Renée, et hier soir, ils ont appris qu'elle était décédée. Il n'est donc pas discutable que ce rêve a été inspiré à ML par cette disparition. Une explication vient aussitôt à l'esprit. Au cours de la soirée, Christine a intensément pensé à Renée, et il est vraisemblable que ces trois syllabes phonétiquement proches du mou A-RAI-GNEE, se soient muées en ce noir petit animal dans le rêve de ML.

Que cette explication soit ou non à retenir, il n'en demeure pas moins que ce rêve nous a laissés quatre dans une grande perplexité. »

Dans la conceptualisation de l'expérience psychanalytique, le rêve est un écrit dans la langue infantile du rêveur, retravaillée par des rencontres accidentelles faites dans le quotidien (tuchés), qui restent d'ailleurs souvent inaperçues. Leur retour est postulé par le travail des associations libres.

L'attention fait un pont entre le vouloir et le non vouloir. Il est bon de prêter attention à ses rêves. Il y a des cultures qui y accordent une importance dans leur quotidien, où on se les raconte¹³. L'attention est un des points majeurs des premiers travaux de Freud. L'attention flottante suppose un certain vouloir. C'est un thème qui est abordé aussi dans l'écriture, toujours dans le numéro 9 du Bulletin freudien, lors d'un entretien avec Henri BAUCHAU, dont les rêves étaient initiateurs de l'écriture.

Ecrire un rêve est possible. Ce n'est pourtant pas facile à faire en juxta-apposant simplement ses divers éléments, comme ils se présentent dans le rêve, sans déjà le transformer en un récit. Ses significations sont infinies quand on tente de le comprendre. Le rêve ne choisit pas, il n'est pas comme tel responsable. Une trace

12

¹² Apaisement, Journal VII 1997/2003, p. 241/242, P.O.L. Editeurs, Paris 2013

13

Ce sont peut-être des peuples sans écriture, dans lesquelles les gens n'usent pas de l'écrit.

investie se répète et affleure. L'inconscient n'est pas responsable. C'est au sujet à s'en faire responsable. L'ouvert peut et doit s'écrire.

Les productions de l'inconscient se présentent comme une écriture à lire. Ou peut-être parfois simplement à entendre, à recevoir, comme dans ce mot-valise ou nom-valise « Monsieur Nicoleni », que fait un jeune, entre mon nom propre et celui d'un homme avec lequel je le mettais en relation dans le cadre d'une mesure judiciaire. C'est une condensation marquant un transfert. De l'insu s'y insinue.

La première écriture à laquelle l'analyste et l'analyse ont affaire est celle des rêves et des autres formations de l'inconscient. Chacune amène la question de la lettre. Tous les lapsus sont écrits avec une plume. Ils relèvent de l'écriture. La relation entre le psychique et l'écriture est à la base de l'inconscient. L'écriture permet-elle de revisiter des inscriptions ? L'expérience analytique s'y appuie, et la lettre y prend fonction.

Le symptôme aussi a avoir avec l'écriture, dans la mesure où il est aussi l'expression du symbolique. Du vif y est enfermé ou inaccessible. Lacan a trouvé dans l'écriture de JOYCE, dans son acte d'écriture, matière à se demander jusqu'où le nœud liant le réel, le symbolique et l'imaginaire est une écriture, dans laquelle le symptôme tiendrait la plume autrement.

Le travail analytique est tributaire de l'écriture qui fait trébucher la parole. Il invite à apprendre à (apprendre à) lire l'inconscient en « déchiffrant » ses productions. Ça passe par une lecture. L'analyste s'y prête, comme adresse au dépôt de la lettre. Le nom-du-père comme métaphore en est la matrice, la trace du refoulement originaire. C'est ce qui se reprend sans cesse, c'est ce qui se retrouve.

Mais que veut dire retrouver ? Comme le rêve qui s'articule au quotidien, ce qui se retrouve est en fait ce qui s'invente. L'écriture va vers le rien, et ce qu'elle creuse ouvre encore sur le rien. Mais elle l'a ouvert. Les chansons d'amour le disent souvent.

« *L'instance de la lettre dans l'inconscient, ou la Raison depuis Freud* » titre un texte célèbre de LACAN. La lettre comme raison, qu'il a aussi écrit réson pour la rapporter à l'appel à entendre. La lettre comme témoin de la subversion du sujet. C'est le temps où Lacan insiste sur le symbolique et le parlêtre.

Les dernières recherches de LACAN ont trouvé dans le nœud lui-même une écriture de la clinique. Son œuvre est en effet traversée par la recherche d'une écriture formelle, qui fasse théorie, qui permette la transmission, seul motif de son enseignement, une écriture qui a pris l'aspect de mathèmes, puis de figures topologiques, puis de ce tressage de nœuds. A cet égard il y a toute une question sur

ce qu'est la lettre, sur l'aspect de sa matérialité¹⁴. Le tressage de nœuds ne semble plus être de l'ordre de la lettre. A la fin de son parcours, il doit y avoir eu un réel qui l'a amené à se centrer ainsi sur le symptôme. Un réel qui a à voir avec la transmission de la psychanalyse.

La cure fait faire une expérience particulière de la langue. Cependant, permettre la chute d'une lettre et relancer le jeu du signifiant a pour horizon l'interprétation pour qu'il y ait un nouage. Le dire comme nouage.

Régulièrement après une séance, cela m'apprend d'écrire. Quand il m'arrive de relire, je tombe plus d'une fois sur des lapsus qui sont les miens.

Parfois je me demande si ces notes viendraient de la nécessité de déposer ce qui est resté en défaut de parole, en défaut de dire, si c'est dû à une jouissance, invasive ou incrustée, inaperçue, qui aurait en somme tenu dans le silence. De quel défaut de parole s'agit-il ? L'écriture permettrait-elle de le traiter ?

De telles notes ne forment pas un écrit. Ou pas encore, car elles pointent la nécessité de théoriser. Noter le mot-valise comme ci-dessus doit être suivi d'une élaboration de ce qu'il met en jeu.

Théoriser est un passage obligé pour fonder scientifiquement une transmission, pour qu'une pratique soit démontrée, fondée, et le soit dans la Cité. La pratique doit être théorisée pour accéder à de l'universel. Pour cela, la théorie oblige à s'engager dans, et de ce fait par, l'écriture.

La collection « Psychanalyse et clinique » inscrit à son fronton :

« Que peut-il être transmis dans la clinique de la psychanalyse ? Ce qui peut en être théorisé. Cette collection se propose de mettre le désir de l'analyste à l'épreuve de ce transfert. »

La transmission est un transfert en tant que mise à l'épreuve médiatisée du désir de l'analyste par la théorie, qu'il tente d'inférer de sa pratique. Eva-Marie GOLDER en parle dans son dernier livre.

Cependant, on le voit tout le temps, admettre comme scientifique une démarche dont l'objet causal échappe à toute représentation suscite, en tous cas faute d'en faire l'expérience, une circonspection où se fonde l'inutilité apparente du savoir lié à l'existence de cet objet.

14

Que dit le passage du trait d'un enfant à une écriture ? Il semble que cela se voit quand le dessin d'un enfant est une écriture. Comment passe-t-il à l'écriture ? Comment, voire même pourquoi, par quelle nécessité ce qu'il trace devient de l'écriture ? A quelle nécessité cela obéit-il ? Quel chemin nécessaire cela marque-t-il ?

COCTEAU, qui le savait de son propre travail, trouvait que quand on dessine on écrit et inversement. Il arrive un moment où ce que l'enfant dessine est une écriture. Cela élargit d'ailleurs le champ de ce qui fait une écriture.

L'écriture suppose de ce fait un transfert de travail. Des collègues présentent des situations. Ça a un effet fécondant pour le lecteur, car « le désir de l'analyste » a pu (le possible) ouvrir le signifiant pour quelqu'un, a permis « *l'éclatement des mots en signifiants*¹⁵ ».

Il y faut une flexibilité¹⁶, dont le savoir est ennemi. Cette flexibilité n'a pas à voir avec un savoir. Elle crée le rai de lumière d'un sujet supposé savoir.

C'est ainsi que je crois qu'on peut entendre que « il n'y a pas de jouissance de l'Autre ». On ne peut pas tirer une jouissance du trésor des signifiants. Bien sûr, on le peut, mais le prix en est une ignorance. Ne pas jouir de il ouvre, possiblement pour chaque lecteur, quelque chose qui est au delà du sens des mots utilisés.

La solitude est sans doute une condition de l'écriture pour le travail de l'écrivain. Elle a aussi besoin d'une adresse, en tous cas de s'en poser la question. Du transfert se révèle entre l'écrivain et son lecteur à l'occasion de la présentation de son livre.

L'analyse fait aussi traverser une solitude. Elle est ici comme une absence de gué, où se tient éventuellement un passeur, pour aborder une autre solitude, qui achemine au monde.

Une adresse anticipe l'à venir de chacune.

M. Heinis
23/01/2014

15

Cité plus haut.

16

Que la pratique des nœuds image.